

FÊTE DE SAINT-LEZIN A TRÉLAZÉ

---

DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE

---

11 FÉVRIER 1894

---

ANGERS

GERMAIN ET G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE ET DU CLERGÉ

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

---

1894

FÊTE DE SAINT-LEZIN A TRÉLAZÉ

---



DISCOURS

PRONONCÉ PAR

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE

---

*11 FÉVRIER 1894*



ANGERS

GERMAIN ET G. GRASSIN, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE ET DU CLERGÉ

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

—  
1894



La fête de Saint-Lezin qui prend, chaque année, à Trélazé, le caractère d'une imposante solennité, empruntait dimanche dernier un éclat exceptionnel à la présence de sa Grandeur M<sup>gr</sup> Mathieu. Il tardait au nouvel évêque de visiter cette partie intéressante de son diocèse, et de témoigner sa sympathie à la population des ardoisières : quelle occasion plus naturelle et plus favorable que le jour où patrons et ouvriers se trouvent réunis, dans une même pensée de foi, au pied des autels ?

Dès huit heures, une grande animation règne au petit village de Saint-Lezin, et surtout aux abords de la chapelle du même nom : c'est là que se sont donné rendez-vous les diverses délégations des carrières. Chacun des établissements a envoyé son

contingent de fendeurs, d'ouvriers d'à-bas et aussi de petits rouliers, et il n'est pas une de ces catégories qui ne soit largement représentée. Grâce à la bonne volonté de tous, à la discipline qui semble être le mot d'ordre de la journée, M. le curé et son vicaire, M. Cottureau, ont bientôt fait d'organiser un cortège qui ne compte pas moins de quatre cent cinquante figurants.

Voici autour d'une nouvelle et coquette bannière les membres de la Société de Prévoyance mutuelle. Les rangs serrés disent assez que cette œuvre, fondée il y a deux ans, sous le patronage et avec l'appui de la Commission des Ardoisières, est chaque jour mieux comprise et répondait à un véritable besoin. Voici plus loin, par ordre de préséance et privilège d'ancienneté, les Grands et les Petits-Carreaux, l'Hermitage, Monthibert et la Grand'Maison. Rien de pittoresque comme ces groupes d'hommes qui, pour bien marquer qu'ils *font la fête*, ont fixé, suivant l'usage, fleurs et rubans à la boutonnière, et sont visiblement fiers d'enlourer leurs brancards respectifs. Ces *bassicots* d'un nouveau genre sur lesquels



s'étagent de larges couronnes de gâteaux, doivent à des mains habiles de se trouver rajeunis chaque année à pareil jour. Toutes les nuances de la soie et du velours y ont été mises à contribution pour produire la plus agréable des variétés, et cette gamme de couleurs, qui n'a rien à envier à la richesse de l'arc-en-ciel, produit, aux rayons d'un beau soleil, les tons les plus doux et offre à l'œil les plus chatoyants reflets. De distance en distance, souvenir et vestige précieux des anciennes corporations, se dressent d'énormes cierges savamment ouvragés; avec le nom de chaque carrière qui s'y lit en lettres d'or, ce sont comme autant de points de repère et de jalons qui permettent de se reconnaître dans le long défilé. Des épaules moins robustes ployeraient sous le poids de cette colonne aux fines dentelures qu'il faut tenir, comme il convient, droite et ferme!

Pendant la statue de saint Lezin vient de quitter, pour un jour, son modeste sanctuaire : d'élégants étendards et des drapeaux aux larges plis font comme une garde d'honneur au patron vénéré qui s'avance en

bénissant. C'est le signal attendu pour le départ. En temps ordinaire, M. le curé, revêtu de l'étole pastorale, prend la tête du cortège, comme un chef d'armée suivi d'un brillant état-major. Aujourd'hui il a hâte de revenir à son presbytère pour en faire les honneurs à Monseigneur : aussi bien l'actif M. Cottureau n'est-il pas là pour diriger le mouvement ?

L'excellente musique dont le concours est toujours assuré aux fêtes religieuses attaque, avec précision et entrain, un pas redoublé. Dans le long parcours qui se déroule à travers les cités ouvrières de la Maraichère, de Bel-Air et de la Pyramide, les morceaux les plus brillants du répertoire se succèdent pour la plus grande joie des amis et des curieux accourus sur le passage. Cette aubade a de plus l'avantage d'empêcher l'allure de se ralentir ; bon gré, mal gré, elle forcerait les trainards, s'il pouvait y en avoir, à emboîter le pas si bien marqué.

Dix heures sonnent à l'horloge du beffroi quand la marche triomphale fait son entrée dans le bourg. Le grand portail de la cure

s'ouvre alors devant une autre procession. Le suisse, de sa hallebarde, fraye, non sans peine, le passage à travers la foule compacte ; à sa suite, toute une phalange d'enfants de chœur parés avec goût autour de la croix et de la bannière paroissiales ; puis les prêtres en surplis, M. Le Gall, le nouvel aumônier des Bretons, MM. Herpin, du diocèse de Laval, Verdier, Préaubert et Rebondy, professeurs à Mongazon, MM. les chanoines Pinier et Gouby précèdent Monseigneur l'Évêque qui s'avance mitre en tête et crosse en main.

La vaste place de l'église, choisie comme point de jonction des deux cortèges, est un cadre admirable où la scène la plus grandiose, le tableau aux larges proportions peuvent se développer à l'aise. Des banderoles longues et effilées flottent et claquent au vent ; de gracieuses oriflammes se déroulent, s'allongent, se recourbent et jouent au haut des mâts. Les maisons voisines ont rivalisé d'entrain et de bon goût, et la rue, avec ses arcs de triomphe, ses guirlandes et ses festons, s'est transformée en une avenue du plus charmant effet : le



spectacle est à *souhait pour le plaisir des yeux.*

Pendant que, dans l'église, les fidèles s'inclinent sous la main bénissante du Pontife, la voix des chœurs psalmodie les versets du *Benedictus*, les tambours battent aux champs, les clairons envoient leurs notes éclatantes : on dirait une rentrée de procession à Saint-Maurice, le jour du Sacre, alors que voix et instruments semblent se porter un défi et faire assaut pour contribuer au triomphe pacifique du Dieu de l'Eucharistie.

Les prières ont été dites, l'eau sainte répandue par Monseigneur sur les cierges et sur les pyramides de gâteaux ; les brancards s'alignent près de la balustrade, les échelles se dressent, les cierges sont fixés, autour du sanctuaire, sur leurs socles dorés. Quand viendront pour les familles des carriers les jours de joie ou de deuil, la flamme de ces cierges sera comme une supplication adressée au ciel pour le bonheur des vivants et le repos des trépassés. A ce moment des voix puissantes ont entonné, sur l'air de la *Vendéenne*, le



traditionnel et populaire cantique de saint Lezin. L'effet est saisissant quand l'assistance entière reprend le refrain après chacune des strophes qu'un poète bien inspiré a consacrées à la louange du saint patron.

Monseigneur occupe son trône assisté de MM. Pinier et Rebondy. Du côté opposé, nous voyons, bien en évidence, à des places réservées, MM. les directeurs des carrières Eugène et Paul Hamon, Moutet et Moizan, Leydier, M. le Dr Le Barzic, médecin de la Commission.

La messe solennelle est célébrée avec diacre et sous-diacre par M. le Supérieur de Saint-Urbain. Le maître-autel a grand air avec ses palmiers-géants. Aujourd'hui, comme en maintes circonstances, la maison Charozé, de la Pyramide, a envoyé gracieusement et à profusion ses richesses, et ses plantes exotiques font, sous le baldaquin, la plus belle des parures. Pendant que les chants se succèdent, alternant entre les chœurs et les enfants de Marie, les cérémonies s'accomplissent dans le vaste sanctuaire, suivant la belle ordonnance de la Liturgie. A l'attention, au

recueillement des fidèles, on sent l'impression profonde que les rites sacrés produisent dans les âmes.

Après l'Évangile, Monseigneur est en chaire. Nous voudrions reproduire, dans son entier, le magistral discours que Sa Grandeur a prononcé sur la *dignité du travail chrétien* : à défaut de texte précis, nous sommes heureux de donner, plus loin, quelques-unes de ces pages émues qu'un ami a bien voulu reconstituer de mémoire. Avec la haute autorité qui s'attache à elle, la parole épiscopale porte la conviction dans les esprits et trouve le chemin des cœurs. L'heure est aux études sociales : le problème nettement posé a reçu, du haut de la chaire, une solution qui donne satisfaction et ne laisse aucun doute à tout homme de bonne foi.

La messe achevée, Monseigneur regagne le presbytère accompagné par le cortège entier. Sur le passage de Sa Grandeur, les mères présentent, avec empressement, les enfants. On voit toujours, avec attendrissement, se renouveler cette scène de l'Évangile. Les chers innocents n'ont rien à

craindre : il n'y a point là d'apôtres au zèle intempestif et au geste un peu rude pour les écarter et les soustraire aux caresses du Maître.

Chaque brancard tient à offrir à M. le Curé quelques boules de pain bénit : les verres se choquent, les poignées de main s'échangent en même temps que les paroles les plus cordiales, et d'un commun accord entre M. le Curé et ses paroissiens, rendez-vous est pris pour l'année prochaine à pareil jour.

Pendant ce temps, Monseigneur debout sur le perron, faisant face à la cour d'honneur, est salué par un dernier morceau de musique ; il félicite M. Sorin qui, depuis de longues années, dirige, avec tant de succès, l'*Harmonie* de Trélazé. Le morceau de l'Offertoire, avec ses effets si puissants et ses nuances si délicatement rendues, fait non moins d'honneur aux nombreux et habiles exécutants qu'à leur chef distingué.

A midi, Monseigneur recevait MM. les membres du Conseil de fabrique, les Prères de Bel-Air, les Sœurs de Saint-Charles à qui sont confiées les classes du



bourg et de l'asile. Une visite aux familles de ses prêtres, une parole réconfortante au chevet des malades, une aumône dans quelque pauvre demeure, et le prélat nous quittait, laissant tous ceux qui l'avaient approché enchantés de sa bonne grâce et de son affabilité. Quand vous reviendrez, Monseigneur, suivant votre promesse, visiter les carrières plus à loisir, vous aurez un double titre pour recevoir des ouvriers l'accueil le plus respectueux et le plus empressé. Au lendemain de votre arrivée à Angers, vous faisiez parvenir, pour leur caisse de retraite, votre généreuse offrande : vous étiez devenu pour eux un bienfaiteur. Aujourd'hui, après vous avoir entendu, ils savent qu'ils ont en vous un père et un ami.

E. P.



## Discours prononcé par Monseigneur l'Évêque

MES CHERS FRÈRES,

Je suis tout ému de la belle cérémonie dont je viens d'être le témoin. Ces élégants brancards, si fraîchement décorés, ces drapeaux qui flottent, ces cierges superbes qui portent l'image vénérée de votre saint patron, cette voix puissante et harmonieuse de la musique, ces chants de fête, cette foule immense et recueillie, enfin toute cette manifestation religieuse et populaire à la fois, dans l'église et sous le regard de Dieu, ne montre-t-elle pas aujourd'hui, de la manière la plus splendide, le bon esprit et la foi qui vous animent.

Aussi, de grand cœur, je remercie M. le Curé de Trélazé, dont tous vous connaissez le zèle intelligent, d'avoir bien



voulu m'associer à cette grande cérémonie. Et vous, chers habitants de cette paroisse, braves ouvriers des carrières, je vous félicite du beau spectacle que vous offrez aux anges et aux hommes. Vous avez vaincu le respect humain, que redoutent quelquefois même les plus courageux ; honneur à vous !

Je voudrais vous exposer la grande leçon que ce spectacle m'inspire ; je voudrais vous faire voir que le travail, non seulement le travail de l'intelligence qui crée des machines nouvelles, qui invente des procédés plus simples et plus parfaits, mais le travail de l'ouvrier, courbé toute la journée sur son œuvre, a une éminente dignité et donne à l'homme le vrai bonheur qu'il peut espérer avant les joies du ciel.

Il en est, mes chers frères, qui semblent mépriser l'ouvrier, aux mains calleuses, le pauvre qui porte le poids du travail et quelquefois de la misère. Du haut de leurs millions, ils ne jettent sur lui qu'un regard dédaigneux. Mais, j'ai hâte de le dire, ce n'est pas en Anjou, ce n'est pas ici que vous avez à craindre de rencontrer ces

mauvais riches, qui ne savent pas faire de leur fortune l'usage fixé par la divine Providence.

Mais vous pouvez avoir à redouter de beaux parleurs, des politiciens de bas étage, qui font briller, à des yeux étonnés, des théories plus spécieuses que solides. Ils opposent la misère noire et le luxe insolent ; ils montrent dans l'avenir le mirage d'une égalité chimérique, un état social d'où l'effort et la peine seraient bannis. Ils flattent l'ouvrier, excitent ses convoitises, allument en son cœur des passions mauvaises. Les travailleurs, qui sont le nombre, ne doivent-ils pas détenir la force sociale ? Renversez, disent ces agitateurs, une société mal faite, dans laquelle vous êtes sacrifiés à un petit nombre de privilégiés. Mais ces flatteurs ne cherchent qu'à exploiter la crédulité du peuple. Ils ne désirent un changement, qu'afin d'obtenir pour eux-mêmes les pouvoirs qu'ils voient en d'autres mains ; ils ne trouvent la société mal ordonnée, que parce qu'ils ne sont pas aux premières places. Ils vous recherchent, non pour vous élever et améliorer votre



sort, mais afin que vous serviez de piédestal à leur ambition.

La religion catholique n'a jamais essayé de présenter au peuple des espérances mensongères et de le leurrer de creuses promesses. Elle sait que le travail, la lutte, les efforts laborieux sont la condition de l'homme sur la terre. Elle enseigne parmi ses dogmes que le travail est d'institution divine : l'homme qui fut le père des vivants avait été placé dans le paradis terrestre pour le cultiver. « Il y aura toujours des pauvres » ; cette parole ne passera pas : il y aura toujours des hommes qui porteront le fardeau du travail. Mais, si c'est une utopie de rêver une société où le travail serait supprimé, c'est une noble ambition de chercher les moyens d'atténuer la souffrance du pauvre, de consoler celui qui est dans la peine, de montrer aux hommes la dignité du travail et les joies élevées de l'ouvrier chrétien.

Le travail, loin de dégrader l'homme, le rend semblable à Dieu : « L'œuvre de mon Père n'est jamais achevée », dit Notre-Seigneur. Dieu a créé le monde par sa

loute-puissance, il l'a jeté dans l'espace, à sa voix les astres sont nés et les étoiles ont brillé dans les immensités du ciel ; mais ce monde, il continue à le gouverner et sa Providence veille sur tous. L'Écriture représente Dieu le Père maintenant l'univers par la force de sa main. Jésus-Christ, le vrai Fils de Dieu, est venu sauver l'homme de sa propre corruption, et Jésus sur la terre a pris rang parmi les ouvriers : on ne l'a point vu sur les marches d'un trône, dans une chaire de philosophie ou de rhétorique, à la tête des légions, on l'a vu travaillant de ses mains divines, maniant des outils et vivant dans la maison d'un charpentier. La famille que l'Église propose comme l'idéal des familles chrétiennes, cette famille divine composée du Verbe de Dieu, de sa mère selon la chair et de celui qui fut son père adoptif, son protecteur, est une famille d'artisans.

Apprenez donc, ouvriers chrétiens, à estimer votre dignité, et par le travail accepté noblement, fièrement pratiqué, vous arriverez au bonheur dès la vie présente.



Ah ! si la morale chrétienne était plus fidèlement suivie, quelles joies l'ouvrier trouverait dans son labeur ! Le travail amènerait des habitudes graves, une douce aisance, le calme dans la famille. Les bons exemples descendant des pères aux enfants formeraient une génération plus obéissante et plus respectueuse ; le mari serait heureux de voir que son travail fait vivre au-dessus de la gêne sa famille reconnaissante.

Dans vos immenses galeries, où vos travaux vous retiennent de longues heures loin des vôtres, que de fois vous pensez à ceux qui sont là-haut dans la lumière du soleil, à ceux qui vivent de votre travail et qui attendent votre retour : ainsi dans la vie, l'homme jette les yeux et les espérances de son cœur vers la patrie du ciel : il lutte et peine, mais il a quelques lueurs sur le bonheur de là-haut, et alors son courage se ravive.

De leur côté, ceux qui demeurent à la maison pensent aussi au travailleur qui est là-bas dans les ténèbres et qui bientôt va revenir harassé. La femme de ménage met

toute son application à rendre agréable la petite chambre qui sert d'abri, à donner à la table, aux meubles, aux vêtements, cette exquise propreté qui est le luxe du pauvre, elle fait des prodiges d'économie pour utiliser jusqu'aux moindres ressources et entretenir le ménage dans la décence.

Quelle douce jouissance, après le rude labeur du jour, sous ces voûtes obscures, de retrouver, le soir, ceux que vous aimez, de vous intéresser aux succès de vos enfants, de les interroger sur leurs petits travaux et de les féliciter lorsqu'ils apportent la croix d'honneur, récompense proportionnée à leurs premiers efforts, de leur faire réciter vous-mêmes la leçon de catéchisme, de les encourager et de les soutenir !

O saint Lezin, patron des carrières, que fêtent aujourd'hui avec tant d'éclat ces braves travailleurs, je vous en conjure, bénissez cette paroisse de Trélazé, éloignez ces accidents terribles qui sèment le deuil et la consternation dans les familles ; du toit du pauvre éloignez la noire misère : que jamais on ne voie la mère pleurant



parce qu'elle n'a pas de pain à donner à son enfant qui a faim; qu'on ne voie jamais le père méprisé par des fils ingrats; que les enfants et les jeunes gens soient respectueux pour leurs parents et fidèles à Dieu, que les jeunes filles soient pieuses et modestes; que chaque dimanche, cette vaste église se remplisse, comme aujourd'hui, d'hommes venant écouter la voix de leur pasteur, afin que cette brave et intelligente population, condamnée à la lutte et à la peine sur la terre, obtienne dès cette vie la joie qui récompense les efforts et la bonne volonté, et jouisse dans l'éternité des fruits promis au travail chrétiennement accepté. Ainsi soit-il.